Sciences historiques.

The Journal of Roman Studies : 1937, vol. XXVII, part I, Papers presented to Sir Henry Stuart Jones.

Le *Journal of Roman Studies* offre son dernier volume en hommage à Sir A. Stuart Jones, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. A ce fascicule d'honneur, qui s'ouvre par le portrait et l'imposante bibliographie du destinataire, a collaboré tout ce que l'Angleterre compte de grands noms en histoire ancienne et en archéologie : MM. F. E. Adcock, N. H. Baynes, H. I. Bell, M. Cary, M. P. Charlesworth, Hugh Last, H. Mattingly, Ronald Syme et M^me^ Eugénie Strong. L'étranger est dignement représenté par MM. Franz Cumont, Tenney Frank, U. Wilcken et A. Wilhelm.

Puisque le hasard veut que les Français soient absents de cette distribution, que Sir Stuart Jones trouve au moins ici l'expression de leur admiration. Ayant le rare mérite de connaître aussi bien la Grèce que Rome, l'éminent maître a commencé sa carrière comme éditeur de Thucydide et maintenant il achève la revision du Liddell-Scott. Mais ce sont surtout les historiens de Rome qui lui sont redevables. Ses catalogues des Musées du Capitole et des Conservateurs, dignes d'être mis à côté du chef-d'œuvre d'Amelung, sont des ouvrages classiques ; grâce à eux, les travailleurs ont pour ainsi dire sous la main deux des plus belles collections d'antiques qui soient, alors qu'elles étaient auparavant mal connues. Sur des points de détail, chacun de ses articles des *Papers* (qu'il avait fondés comme directeur de l'École anglaise de Rome) apporte des révélations ; après trente ans, ils conservent toute leur valeur. La science acquise au cours d'une vie féconde est comme condensée dans divers articles de l'*Encyclopédie britannique*, et surtout dans plusieurs chapitres de la *Cambridge History*, où la distinction du style le dispute à la profondeur de la pensée.

La Society for the promotion of Roman Studies et la Société des Études latines sont sœurs. Elles travaillent à une même œuvre, chacune à sa manière. Nos amis anglais sont plus historiens et archéologues ; nous sommes plus philologues. Les deux revues ne se confondent pas, elles se complètent. Mais le but est identique. Il était donc inévitable que les deux Sociétés entrassent en rapport. D'outre-Manche nous est arrivé un appel qui nous a beaucoup touchés : « Nous attachons le plus grand prix à resserrer les liens qui doivent unir les représentants des études latines de nos deux pays... » C'est afin de resserrer ces liens qu'en décembre 1936 M. Marouzeau nous a fourni l'occasion d'applaudir en Sorbonne une belle conférence de M. Hugh Last. C'est pour la même

raison que nous nous associons aujourd'hui de tout cœur au juste hommage rendu à l'une des plus éminentes personnalités des *Roman Studies*.

M. DURRY.

R. STARK, *Res publica* : Göttingen, Dieterische Universitäts-Buchdruckerei, 1937, 49 pages.

C'est l'honneur de notre époque d'avoir fait revivre des périodes entières de l'histoire du passé à l'aide des ruines qu'elle a laissées soit dans le sol, soit dans les langues. L'expression *res publica* est parmi les vocables dans lesquels se sont accumulés des faits successifs de civilisation, et lorsque M. R. Stark, qui l'a bien vu, s'assigne comme objet, dans les premières pages de cette brochure, une étude sur la manière dont le terme a passé de son sens concret primitif à la signification abstraite d'État, il n'annonce pas toute la richesse de son travail.

L'expression *res publica* apparaît à une époque ancienne sous l'aspect *res populi*, qui appartient à la langue officielle et fait partie de formules politiques. Qu'est-ce que *res*? Un terme vague, l'équivalent d'un simple neutre. Qu'est-ce que *populus*? Avant tout la population en armes, comme l'indique le titre du dictateur, *magister populi;* mais aussi les bandes pillardes en incursion sur le territoire ennemi, comme le révèle le verbe *populari*. Ces notions éclairent plus d'un emploi chez les écrivains latins et, en particulier, le sens donné par Virgile au mot *populus* en quelques passages.

Cependant, à côté de l'idée d'armes apparaît celle de communauté, qui amènera le mot *popularis* à signifier « concitoyens » et Salluste à parler des *populares sceleris* ou *coniurationis*.

Cette idée de communauté peut s'exprimer aussi par l'adjectif *publicus*, et *res publica* se substitue à *res populi*. Une division ternaire s'établit parmi les biens corporels et spirituels de la nation romaine et on distingue *res publicae*, *res privatae*, *res sacrae*.

Les *res privatae* emportent avec elles l'idée de biens mis à part, soustraits, enlevés, qui devient dominante dans la famille de *priuus*. *Res priuatae* et *res publicae* forment un couple de contraires ; l'individu s'oppose au groupe. Cette circonstance concentre et solidifie la notion de *res publica*. Par ailleurs, la fortune des deux expressions *rem gerere* et *res Romana* contribue grandement à l'évolution du sens. *Rem gerere*, terme vague à l'origine, s'est précisé en deux directions : « faire la guerre » et « administrer le bien commun » ; *res Romana*, synonyme majestueux de *res publica*, issu du besoin d'exactitude historique, s'oppose chez Tite-Live à *res Albana*, *res Gabina*, etc...

Le sens du groupe *res publica* n'a donc cessé de se fixer d'une manière

de plus en plus nette par l'opposition avec son contraire *res priuata*. A l'époque de Cicéron, la littérature entre en jeu, les métaphores achèvent l'évolution, on en vient à parler « du sang », « des paroles » de la *res publica*. Bref, voici la *res publica* personnifiée, c'est l'État.

Bien du chemin a été parcouru, mais le terme est plus loin encore. Pour qu'il y ait *res publica*, il faut qu'il y ait communauté. Or, la tyrannie exclut la communauté, les sujets étant le bien privé du tyran. Cicéron l'affirme dans sa *République* : là où il y a tyran, il n'y a pas de *res publica*. La *res publica*, n'existant que dans l'État républicain, finit par le désigner essentiellement par opposition à la monarchie et, chez Tacite, *res publica* correspond plus d'une fois exactement à notre français « république ». Alors apparaît, pour remplacer l'ancien sens du mot, le terme *imperium*, né auparavant, mais qui s'intronise alors au sens français d' « empire ».

Substantielle étude, toute nourrie de textes littéraires et épigraphiques, et qui pourrait servir de préface à une enquête, souvent réclamée par M. Marouzeau, sur le vocabulaire de la politique à Rome.

A. GUILLEMIN.

André OLTRAMARE, *Caius Gracchus* (extrait de *Hommes d'État*, vol. I) Paris, Desclée de Brouwer, 1937 (p. 107-207, et une pl. hors texte).

Dans une nouvelle collection, *Hommes d'État*, qui, par son titre, en rappelle une autre, *Menschen die Geschichte machten*, M. Oltramare a consacré une centaine de pages à Caius Gracchus. Le début (« Un retour imprévu », p. 107-146) retrace dans quelles circonstances le célèbre tribun fit son entrée sur la scène politique de Rome, et, non sans raison, les qualités de l'homme privé et de l'orateur y sont vantées : là-dessus, aucun doute. Nous sommes ainsi conduits à l'élection de 124, et le rôle de Caius apparaît dès lors sous deux aspects : d'abord, l' « offensive victorieuse » (p. 147-183) — premier tribunat — à laquelle succède et s'oppose la « résistance passive » (p. 185-203) — second tribunat. Comme l'indique nettement M. Oltramare (p. 147), « cette étude n'est pas une biographie de Caius Gracchus. Elle ne vise qu'à décrire le caractère d'un homme d'État révolutionnaire ». Sans vouloir établir une chronologie détaillée des actes du tribun, l'auteur se borne à « reconstituer les circonstances qui ont déterminé ses initiatives constitutionnelles, analyser sa méthode d'action aux instants décisifs de sa courte carrière et démêler l'écheveau des contradictions de nos sources sur le véritable but de ses efforts ». Ce portrait est présenté avec une grande habileté et d'une manière originale ; il renferme des aperçus neufs et pleins de vie sur le milieu romain du second siècle finissant.

Il n'échappera pas que le fils de Cornélie a toutes les sympathies de l'historien, qui le place au-dessus de son frère Tibérius, et nous ne l'en saurions blâmer. Mais, sur l'interprétation des faits, je doute que le jugement de l'éminent doyen de l'Université de Genève soit accepté sans discussion. Que l'expérience de Caius ait un caractère « très actuel », c'est une opinion ; que les accusations de « surenchère électorale, de démagogie » aient été lancées à tort, c'est vraisemblable, mais nous passons très vite de la défense à l'apologie, et je n'en veux d'autre preuve que ces appréciations fréquentes, telles que le « génie politique », le « caractère d'élite », le « grand politique ».

M. Oltramare s'écarte de la chronologie adoptée par M. Carcopino, et il n'admet pas que Caius soit rentré de Sardaigne en 125 déjà (p. 139), soit ; mais peut-on vraiment faire état des fragments de lettres attribués à Cornélie, et « que nous a heureusement conservé[s] Cornélius Népos » (p. 136). Après M. Cardinali, après d'autres encore, M. Carcopino en avait montré le caractère apocryphe, et l'on aimerait savoir pourquoi ces documents doivent maintenant passer pour authentiques.

Ces timides réserves ne peuvent rien ôter à un pareil livre. Il est plein de talent et de science. Personne ne s'en étonnera qui a suivi les travaux de M. Oltramare ou qui s'est laissé aller au charme d'une conversation où tout est intelligence, enthousiasme, jeunesse.

Marcel DURRY.

R. DE MAEYER, *De Romeinsche Villa's in België* : Anvers, 1937, in-8°, 331 pages, 69 fig. et une carte.

Rien de ce qui concerne l'antiquité ne peut nous être indifférent ; tout enrichissement est le bienvenu. Qu'on ne dise pas le sujet trop spécial. Ce livre sera utile. Quand on veut donner à nos étudiants une idée de la maison des champs antique, on cite toujours les mêmes exemples : villas de Campanie, peintures ou mosaïques de Pompéi, descriptions de Stace ou de Pline. Il n'est pas inutile de rappeler que les types adoptés ont varié selon les destinations et les climats. En second lieu ce volume servira de guide aux fouilleurs bénévoles. A tout instant nos journaux nous annoncent une découverte faite par un médecin ou un instituteur de nos campagnes. S'ils peuvent comparer ce qu'ils trouvent avec ce que l'on a trouvé en Belgique, ils sauront mieux diriger le travail à faire et s'expliquer le travail fait. Le livre de M. de Maeyer est bien présenté, bien illustré et pourvu de bibliographies abondantes. Non seulement il décrit les plans des villas antiques, mais la seconde partie, non moins instructive que la première, traite de la décoration de ces riches demeures provinciales. Ce quatre-vingt-deuxième fascicule de la Bibliothèque de

l'Université de Gand fait honneur à son auteur et aux maîtres qui l'ont formé.

M. DURRY.

Histoire religieuse.

Karl KERÉNYI, *Apollon, Studien über antike Religion und Humanität* : Wien-Amsterdam-Leipzig, Franz Leo et C°, 1937, 282 pages.

Voilà un savant qui engage tout son être dans l'étude de l'Antiquité : ces douze conférences (ou *Vorträge*), qui ne renvoient qu'à des ouvrages de seconde main, révèlent la connaissance presque passionnée des textes ; leur dispersion apparente, religion, poésie, humanisme, finit par imposer une conception synthétique et dogmatique de la pensée antique, et toutes les échappées qu'un esprit d'une culture universelle se permet vers les auteurs littéraires allemands, français, anglais ou italiens ne visent qu'à renforcer sa position.

A la base de ses méditations, il y a le sentiment très net que les méthodes purement modernes d'investigation sur la psychologie religieuse sont impuissantes à comprendre les religions antiques. Celles-ci ne nous sont saisissables que si nous voulons en concevoir à la fois le réalisme foncier et l'expression poétique : les poètes, pour M. Kerényi, sont véritablement des *vates ;* par eux nous atteignons l'essence même de la religion des Grecs et des Romains, qui est une « connaissance du monde » assez vivante pour envoûter les esprits : la réflexion du savant, notre contemporain, et le sentiment du sacré qu'il éprouve au moment où une vérité s'impose à lui peuvent en donner l'idée. Ainsi l'esprit antique s'unit à la nature, et ses créations ne peuvent manquer d'être en accord avec elle, qu'il s'agisse du temple, clair ordonnateur du paysage, ou de l'œuvre poétique, émanation des Muses-Sources, et dont les « mensonges » sont toujours image de la vérité et harmonie avec la nature (I : *Antike Religion und Religionspsychologie ;* — IV : *Ergriffenheit und Wissenschaft ;* — V : *Landschaft und Geist ;* — VI : *Der antike Dichter*).

Deux études sont proprement religieuses : sur l'immortalité et la religion apollinienne (p. 37 ss.) et sur Hippolyte (p. 59 ss.). La première tend à affirmer en Apollon, dieu lumineux de l'esprit et de la pureté, une autre face, plus mystérieuse, qui le rapprocherait du germanique Odin : amertume et douceur de la mort (et même aspiration à la mort) se confondraient en lui. Socrate, dans le *Phédon*, témoignerait de cette conception, à travers l'apollinisme de Platon (qui suit celui de Pythagore) ; le symbolisme du loup à côté de celui du cygne trahit, nous dit-on, la dualité religieuse fondamentale. — M. K. Kerényi, à coup sûr, a un fort penchant à dédoubler ainsi en valeurs antithétiques les réalités religieuses antiques. Ce n'est point très difficile, étant donné la multiplicité